
Françoise du Sorbier

Sylvère

Que d'images surgissent quand j'évoque ce prénom, Sylvère. Un sourire, d'abord, dans la cour de l'Institut d'anglais où j'arrivais, jeune assistante en 1966, terrifiée de côtoyer tous ces hommes qui avaient été mes maîtres. Hormis Sylvère, qui enseignait à l'université de Caen à l'époque où je faisais mes études. Sa présence bienveillante m'a aidée à surmonter le trac des premiers mois. Puis il y a eu la tornade de soixante-huit, où nous avons vu ensemble dans le grand amphi, avec un mélange d'amusement et de consternation, les plus mandarins des mandarins se transformer en tribuns révolutionnaires. Lorsque l'ancienne Sorbonne a volé en éclats, Sylvère est allé comme moi à Paris VIII, où il a fait partie de l'équipe fondatrice du département d'anglais. Mais l'atmosphère houleuse et turbulente des premiers temps de Vincennes ne lui a guère plu et il a regagné Paris III. Dommage pour moi, qui ai gardé une nostalgie des déjeuners avec Sylvère, devant un steak de protéines reconstitué (c'était une université expérimentale...).

J'ai connu plus tard Sylvère traducteur. En fait, la traduction nous a rapprochés plus que l'université. Il m'a demandé de collaborer à la traduction de Dickens dans la Pléiade, et j'ai traduit sous sa direction *Martin Chuzzlewit* de 76 à 79. J'en garde un souvenir délicieux. Je n'avais traduit que deux romans contemporains chez Albin Michel, et j'ai vraiment fait mes classes avec lui. Quel privilège ! Je lui envoyais ma copie et il la revoyait avec une minutie d'orfèvre. Il avait cette relecture créatrice qui sert le texte et vous aide à donner le meilleur de vous-même. Il allégeait avec bonheur, et ses corrections témoignaient d'une cohérence remarquable dans ses principes de traduction. Quand il faisait une critique, il l'assortissait toujours d'un petit commentaire humoristique pour en adoucir la sévérité. Je n'ai pas

gardé cette correspondance et je le regrette vivement. C'était un véritable précis de traduction. Travailler avec Sylvère était à la fois totalement rassurant, et tout aussi stimulant, car cela vous faisait percevoir des critères d'exigence que vous finissiez par intégrer. Jamais je n'ai senti de rapports de pouvoir : il se mettait au service de ses entreprises et s'effaçait derrière elles. Le grand homme c'était Dickens, pas Sylvère. Il exprime cette idée sous une autre forme dans sa conférence sur Jacques Amyot, lorsqu'il évoque le sort singulier de ce traducteur dont le nom supplante celui de Plutarque sur certaines couvertures des *Vies* : « On peut à vrai dire se demander si c'est là pour le traducteur l'idéal ou une forme de trahison ; je ne sais pas si je souhaiterais voir publier un jour un *David Copperfield* de Sylvère Monod sans le nom de Dickens ; je peux vous assurer en tout cas que cela ne s'est jamais produit et qu'aucun éditeur ne me l'a jamais proposé ; cela voudrait peut-être dire qu'il n'y aurait plus rien de Dickens dans la traduction.¹ »

Aussi pudique qu'il était discret avec autrui, Sylvère n'aimait guère parler de lui-même. Mais quand on lit ses commentaires sur les écrivains qu'il a aimés et servis dans ses traductions et ses ouvrages critiques (Dickens, Conrad, Scott, George Eliot), ou ceux qu'il analyse dans ses articles ou ses conférences, se dessine un véritable portrait en creux. Dis-moi qui tu hantes... L'inverse est tout aussi révélateur : dis-moi qui tu n'aimes pas hanter. Il est très instructif de voir ses agacements. S'il admire Walter Scott, il ne peut s'empêcher d'émettre quelques réserves sur la finition de son écriture : « Il écrit des pages sublimes, mais il les rédige trop vite ; on note à regret chez ce très grand écrivain une multitude de petites négligences et de répétitions de mots. Elles ne sont guère sensibles pour le lecteur qu'empoigne le récit. Elles le sont en revanche pour le traducteur à qui se pose la question de savoir s'il ne doit pas les gommer discrètement. »² À cet égard, Scott est tout le contraire de Sylvère, orfèvre minutieux qui déteste le travail mal fait et ne laisse passer aucune négligence.

D. H. Lawrence déclenche ses foudres et provoque chez lui des réactions proches de l'intolérance. S'il reconnaît son talent, il lui reproche d'abord son manque de rigueur : « [Il] montra dans les 45 années de sa vie un incontestable génie. Certes, il serait difficile de prétendre qu'il ait laissé une seule œuvre d'art accomplie, ou simplement satisfaisante. »³ Et la façon qu'a Lawrence de privilégier l'instinct – ce qu'il appelle « le sang » – au

1. *Actes des Dixièmes assises de la traduction littéraire*, Actes Sud, 1993, p. 37.

2. *Le Cœur du Midlothian*, notice, p. 1453, *Waverley et autres romans*, Pléiade, Gallimard, 1999.

3. *Histoire de la littérature anglaise de Victoria à Elizabeth II*, Armand Colin, 1970.

détriment de l'intelligence l'agace au plus haut point : « Lawrence avait sans doute raison de penser que ce que dit le sang est toujours vrai, c'est-à-dire sincère ; mais il a peut-être eu tort de ne pas se demander si la voix du sang dit toujours des choses intéressantes. »⁴ Tout le contraire de Sylvère, qui pensait que « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » et que s'adresser à l'intelligence de son lecteur est une forme de courtoisie.

Comme on peut s'y attendre, le bavardage et la forfanterie agacent au plus haut point cet homme qui avait une véritable éthique de la discrétion. Il n'aime ni Bennett, ni Trollope, à qui il reproche d'être des écrivains abondants, voire surabondants (le mot n'est jamais un compliment de sa part) chez qui il détecte une certaine complaisance à s'étaler. Tout le contraire de Sylvère, qui pratiquait l'art de la litote et parlait comme il écrivait, avec mesure et économie.

Trollope en particulier le scandalise par son stakhanovisme revendiqué haut et fort. Certes, Sylvère était un travailleur assidu et acharné, mais le côté mécanique de la méthode trollopienne le hérissait : « Les limites de son intelligence se révèlent dans son autobiographie où, avec une insistance et une satisfaction de soi extraordinaires, il décrit ses méthodes de labeur littéraire : il explique surtout qu'il s'était fixé pour écrire un nombre immuable de deux cent cinquante mots par quart d'heure pendant un nombre régulier d'heures par jour, où qu'il fût. » Tout le contraire de Sylvère, cette conception de l'écrivain comme d'une machine à produire du texte avec une régularité de métronome. Et la qualité ? Si gros travailleur qu'il fût, Sylvère s'adaptait aux exigences des tâches à remplir, quitte à y passer plus de temps, mais il n'imposait pas de cadences à son travail. Pour un humaniste tel que lui, c'était le monde à l'envers !

Il a laissé une œuvre considérable : à elle seule, l'édition dans la Pléiade des *Œuvres* de Dickens, Conrad et Walter Scott, dont il a traduit une partie, représente un énorme chantier. Quand on sait qu'il relisait chaque mot, pesait chaque virgule, sur manuscrit, puis sur épreuves, on mesure l'ampleur de la tâche. D'autant que les écrivains de cette époque ont laissé des œuvres longues, parfois touffues. Traducteur de *Middlemarch*, de George Eliot, des sœurs Brontë, de Kipling, auteur de la magistrale *Histoire de la littérature* qu'on a évoquée plus haut, et d'essais critiques qui font date, il n'a cessé de travailler jusqu'à son dernier jour.

⁴ *Ibid*, p. 303.

Il s'est aussi essayé à la fiction avec un roman, *Madame Homais* (Belfond, 1988). Il reprend l'histoire racontée dans *Madame Bovary* au moment où elle se clôt – celui où la Croix d'honneur est décernée à Homais –, et il la continue en changeant la perspective narrative et en la centrant sur les Homais. Avec cette expérience de transfictionnalité pince-sans-rire, Sylvère invite son lecteur à un bien plaisant voyage à travers l'intertexte. Il 'rétablit' bien entendu les noms réels et 'corrige' les déformations introduites par Flaubert. « Pendant l'hiver de 1856 – 1857 d'étranges bruits commencèrent à courir. Dès le mois de novembre 1856, on se mit à chuchoter de tous côtés que la triste histoire du docteur Bivarot et de sa femme semblait avoir été utilisée par un écrivain. La publication d'un roman aurait même déjà commencé, disait-on, dans une "revue de Paris" ; l'auteur serait un certain M. Fobert, ou Foubert [...] ; bref, on ne le connaissait pas. Et on n'avait pas particulièrement envie de connaître un personnage indiscret et dissimulé, qui se serait procuré, Dieu sait comment, des informations sur la vie privée de personnalités rilloises⁵. »

Est-il besoin de dire que l'expérience est réjouissante, voire franchement hilarante ? Que le lecteur se régale lors de certains morceaux de bravoure ? Que la malice de Sylvère et sa connaissance intime de Flaubert font merveille ? À tous ceux qui veulent retrouver sa verve, je recommande la lecture de ce livre, qui n'a pas eu la reconnaissance qu'il méritait. La critique a bien accueilli l'ouvrage. Hélas, celle du *Monde* a été contre toute attente virulente. L'auteur chargé du compte rendu n'a nullement parlé du fond, mais s'en est pris au fait qu'un *universitaire* ait osé jouer avec l'œuvre de Flaubert. Pour ce crime de lèse-majesté, le livre a été exécuté en trois phrases assassines. Sylvère a été profondément meurtri par cette attaque injuste et n'a plus jamais renouvelé l'expérience.

Il est revenu à ses activités de toujours, la critique littéraire, la traduction, la retraduction, dont il était fervent défenseur. Quant à son activité de président d'ATLAS, je n'en parlerai pas ici, chacun l'a encore présente à l'esprit.

Sylvère a eu deux passions dans sa vie : le travail et sa femme. Sylvère et Annie : un couple comme on en rencontre peu, deux êtres indissociables. Ils s'étaient rencontrés étudiants. Annie était la fille d'Aurélien Digeon, grand angliciste. Sylvère et elle avaient joué Shakespeare ensemble : il était

⁵ *Madame Homais*, p. 203. Évidemment, « Foubert » a imaginé Yonville à partir de la bourgade de Ry.

Hamlet, elle était Ophélie. Ils ne se sont plus jamais quittés. Je me souviens de leurs noces d'or, fêtées à Beaubourg avec leurs enfants et tous leurs amis. Après la mort d'Annie, il a poursuivi ses activités. Mais il n'habitait plus vraiment sa vie. Il ne lui a survécu que trois ans.

J'ai eu beaucoup de peine, au double sens du terme, à écrire ces lignes. Non qu'il me soit difficile de rendre hommage à Sylvère : mon admiration et mon affection lui étaient acquises depuis longtemps. Mais sa disparition creuse dans mon univers familial un vide douloureux et écrire sur lui, c'est appuyer sur un point sensible. Il faisait partie de mes repères, figure tutélaire et bienveillante, toujours disponible. Une anecdote illustre sa façon si unique de se mettre à la place de l'autre, à sa portée. Sachant que je n'arrivais pas à reconnaître ma droite de ma gauche, il a fini par me dire un jour aux Assises : « Oriente-toi à partir de la main qui écrit. » Depuis, je pense à Sylvère chaque fois que j'hésite sur la direction à prendre. Et lorsque j'évoque son souvenir, ce sont les mots attention, humour, efficacité, fidélité en amitié et modestie qui me viennent en priorité. C'est rare, un grand monsieur si prompt à s'effacer. Il ne s'effacera pas de sitôt de notre mémoire.